



LES PROVINCIAUX À SHANGHAI

FORMES D'INSCRIPTIONS URBAINES ET ÉCONOMIQUES DES MIGRANTS DANS LA VILLE

Jusqu'au milieu du XIX^{ème}, Shanghai pouvait être qualifiée de ville de taille moyenne, encerclée par une muraille circulaire près du Huangpu. À partir de 1846, les concessions étrangères ont été créées en dehors de la vieille ville chinoise, dans la zone rurale ; ces nouveaux quartiers étrangers, interdits aux Chinois, occupaient une superficie plus importante que la ville chinoise. Avec l'accélération de l'implantation des activités commerciales des pays occidentaux à Shanghai, la ville a connu à la fin du XIX^{ème} siècle un fort développement économique lié à l'importation de l'opium et l'exportation de la soie, du coton et du thé. Shanghai est devenue alors symbole de modernité et de cosmopolitisme en Chine ; elle attirait non seulement des Occidentaux, mais aussi des Chinois, surtout des paysans pauvres en provenance des régions voisines. Shanghai voit alors s'étendre le quartier des concessions étrangères vers l'ouest et le nord du Huangpu jusqu'au début du vingtième siècle alors que les quartiers proprement chinois se développent dans les périphéries nord et sud jusqu'à la fin des années trente. Après un arrêt du développement urbain pendant la guerre sino-japonaise (1937-1945), le processus d'urbanisation de Shanghai est réengagé avec l'avènement de la République populaire de Chine en 1949. Depuis la fin des années quatre-vingt, les périphéries urbaines de Shanghai ne cessent de connaître une expansion toujours plus accélérée, notamment avec la création de la nouvelle zone économique de Pudong située sur la rive orientale du Huangpu. Comme beaucoup de villes chinoises, la ville de Shanghai s'organise en arrondissements urbains et en districts ruraux, et ceci dès la création de la première municipalité en 1927 : aujourd'hui, elle compte dix arrondissements urbains et quatre districts ruraux où résident 16 millions d'habitants. Ces processus d'urbanisation et d'industrialisation accélérée ont provoqué l'apparition de nouveaux quartiers pauvres dans les zones industrielles, les quartiers penghu. Les ouvriers résident dans ces quartiers situés au nord et au nord-est de Shanghai comme Zhabei et Yangpu, alors que les classes moyennes et supérieures occupent les quartiers ouest, comme Jingan et Xuhui. En 1997, 68,9 % des migrants vivaient principalement dans les quartiers du

nord-ouest de la ville, Zhabei et Putuo ; dans cette zone de transition entre ville et campagne réside un migrant du Jiangsu sur trois alors que 23,6 % des migrants en provenance du Zhejiang sont installés dans l'arrondissement Xuhui. Zhabei, quartier industriel depuis la fin des années vingt qui compte aujourd'hui 45,23 % des usines de Shanghai, reste un quartier ouvrier et populaire. Zhabei est considéré comme « la porte du Nord de Shanghai » où des milliers et des milliers de provinciaux transitent ou s'installent. C'est dans le quartier de Zhabei¹ que nous avons rencontré des migrants du Anhui, du Jiangsu, du Shandong et du Jianxi qui travaillent sur des marchés comme vendeurs de beignets, de légumes, de graines, de poissons, de viande ou comme tailleurs, cordonniers, réparateurs de vélos...

Entrer dans la ville : les migrants à Shanghai

Les migrants de Zhabei entrent à Shanghai par l'intermédiaire des réseaux familiaux ou des réseaux d'appartenance au village d'origine. Dans le premier cas, ils s'installent d'abord dans un quartier proche des membres de leur famille pour se déplacer quand se présentent de nouvelles opportunités sur le marché de l'emploi urbain. Dans le deuxième cas, ils s'installent dans des quartiers où résident déjà des migrants qui ont monté des marchés de produits agricoles ou créé des marchés spontanés dans la rue.

« J'ai 39 ans, je viens du Anhui où j'ai travaillé dans les champs. À 29 ans, je suis venu à Shanghai avec un parent

1. Cet article fait suite au travail réalisé dans le cadre du premier volet du programme de recherches « Migrations, ségrégation urbaine et disqualification dans les villes chinoises » conduit par L. Roulleau-Berger et Shi Lu, financé en 2002 par la Direction des relations internationales du CNRS et le Réseau des Maisons des Sciences de l'Homme et qui s'achèvera en 2004. À partir « d'observations *in situ* » sur les marchés de produits agricoles du quartier de Zhabei à Shanghai nous avons rencontré une trentaine de migrants, vingt hommes et dix femmes, originaires des provinces du Anhui, Jiangsu, Fujian, Jiangxi et Shandong qui avaient entre vingt et quarante ans faiblement dotés scolairement et dont la nature des activités professionnelles variait. Nous avons pu reconstituer leurs parcours migratoires dans des conditions difficiles.

proche qui vendait du riz sur un marché. Mais le riz ne se vendait pas bien, il a alors abandonné au bout d'un an. Comme je connaissais ce parent proche qui vendait des légumes, je me suis reconverti et je vends des légumes. J'ai d'abord travaillé dans l'arrondissement de Changning dans la rue A. Beaucoup de marchands paysans se sont installés dans cette rue, la police venait souvent les expulser. Plus la police les chassait, plus ils devenaient nombreux. La mairie a donc décidé d'ouvrir un marché sur place où j'ai travaillé pendant plusieurs années. Ensuite, ce marché a été démoli pour élargir le trottoir, je suis donc venu ici en 2000 » (Un vendeur de légumes du Anhui, 39 ans).

Les modes d'appropriation de l'espace urbain suivent le rythme de « migrations en chaîne » (Lynn Pan, 2000) : les migrants s'insèrent dans des réseaux sociaux et économiques qui favorisent l'entrée à Shanghai des parents, amis ou membres des villages d'origine. Ces migrants restent considérés comme des étrangers par les autorités locales et les Shanghaiens, et doivent obtenir le *hukou* (carte de résidant temporaire) pour être autorisé à rester à Shanghai ; ceux qui ne l'ont pas risquent d'être expulsés à tout moment. Régulièrement la police arrête des migrants dans les grandes villes chinoises comme Shanghai pour les renvoyer en train dans leurs provinces d'origine.

« Sans carte de résidant temporaire ils nous renvoient. Ils vous enferment et vous renvoient. Même les Shanghaiens protestent en notre faveur. Les paysans migrants ont grandi dans les campagnes, ils n'ont pas les bonnes habitudes et n'ont pas été bien éduqués. Ils veulent devenir des gens cultivés, mais il faut du temps pour s'adapter à la vie citadine. Il ne faut donc pas les massacrer, c'est un peu comme ce qui se passait pendant la guerre sino-japonaise où les Japonais ont maltraité les Chinois. À mon avis, il faut éduquer les paysans et les informer de la vie dans les villes, il faut qu'ils trouvent déjà un travail avant de venir en ville. Qu'est-ce qu'on fait après le collège à la campagne ? Chez nous, tout est mécanisé, les parents sont jeunes, ils sont capables de travailler aux champs. Les enfants n'ont rien à faire après le collège. Maintenant, les céréales importées de l'étranger coûtent moins chères. À qui vendons-nous nos récoltes ? Les gens louent leurs champs et partent en ville pour gagner de l'argent. Pourquoi les paysans envoient leurs enfants en ville ? Les parents ne veulent pas que leurs enfants fassent des travaux agricoles. Les enfants restent à la maison sans rien faire. Les parents sont inquiets. Ils veulent qu'ils partent gagner leur vie en ville. En un an, ils peuvent avoir 2000-3000 yuans d'économies. En quelques années, ils peuvent gagner suffisamment d'argent pour se marier et construire une maison. Pour les parents, il y a moins de charges, maintenant les entreprises rurales sont toutes en faillite. Les produits ne se vendent pas du tout. Taiwan et les pays étrangers exportent en Chine, leurs produits sont meilleurs. Les entreprises rurales ne peuvent pas concurrencer, elles n'ont pas de moyens pour rénover leurs produits » (Un vendeur de journaux du Jiangsu, 29 ans).

À Shanghai où le processus de différenciation sociale ne cesse de s'exacerber dans un contexte de croissance économique très forte les migrants sont violemment renvoyés à leur absence de ressources sociales, économiques et politiques, à leurs « biens négatifs » (Walzer, 1997) : étant donné qu'ils ne sont pas

résidents de plein droit, même s'ils possèdent la carte de résidant temporaire, ils ne bénéficient pas des mêmes droits que les citadins dans l'accès au logement, à l'emploi et à la protection sociale, ainsi qu'à la scolarité des enfants.

« Après trois ans d'usine je suis rentré, c'était dur, il fallait des tickets de rationnement pour tout, du charbon pour le chauffage, des cigarettes, des allumettes, nous n'avions pas de tickets, puisque nous n'avions pas le hukou de Shanghai. Mon père m'a dit que si j'étais au village, je pourrais aussi bien vivre et m'a demandé pourquoi il fallait souffrir en ville. En fait, je me suis bien habitué à la vie en ville. Quand on est jeune, il faut travailler dur. On peut connaître des gens de partout. Même si vous échouez, c'est pas grave, vous avez eu des expériences de la vie. Et puis nous voulions un enfant. Pour l'enfant, il ne faut pas vivre ici pour qu'il soit méprisé. Les enfants des villes bénéficient tous de la protection sociale, mais pas les nôtres. Les citadins gagnent plus que nous, leurs enfants vivent dans de bonnes conditions. Que les gens me méprisent ou pas, je m'en fiche. Mais mon enfant, je ne pourrai pas supporter qu'il soit méprisé. Ce n'est pas bien pour lui de grandir sous le regard du mépris. C'est pourquoi j'ai décidé de retourner au village. À l'époque, les formalités pour la maternité étaient compliquées et c'était aussi cher. Ma femme a donc accouché de l'enfant à la campagne » (Un vendeur de journaux âgé de 31 ans du Jiangsu).



Le couple de ta illeur dans un marché
© S. Lu

Les migrants, stigmatisés en tant qu'étrangers dans la ville, vivent quotidiennement l'épreuve du mépris et de la disqualification sociale dans un ordre de reconnaissance toujours plus individualisé. Ce mépris diminue les migrants de telle sorte qu'ils ne sont plus en mesure de manifester leur grandeur nulle part, ils deviennent si petits qu'ils se rendent eux-mêmes invisibles, niés en tant que sujets. Ce phénomène contribue alors activement à produire des formes d'éviction sociale, vécues dans la souffrance morale et physique, sans révolte apparente.

Formes d'inscriptions économiques de migrants à Shanghai

En même temps que le secteur traditionnel se réanime le processus de tertiarisation qu'accompagne d'une précarisation de certains emplois payés dorénavant à l'heure ou à la tâche où sont le plus souvent embauchés des migrants. L'accès aux marchés de l'emploi urbain apparaît très hiérarchisé en ce qui concerne les populations migrantes et précaires, on peut alors parler de *segmented assimilation* (Zhou, 1997) dans le sens où on assiste à une hiérarchisation des segments du marché de l'emploi en fonction des régions d'origine des migrants et selon qu'il s'agit du secteur privé ou public. À Shanghai les migrants du Jiangsu (39,6 %) travaillent en général dans les secteurs du bâtiment et de l'artisanat (fabrication de chaussures, de vêtements et de meubles) ; ceux du Zhejiang (16,2 %) vivent aussi de l'artisanat et de l'aide aux particuliers comme les migrants du Anhui (17,3 %) mais développent des activités de service (livraison à domicile, distribution de biens, déménagement). Des dizaines de milliers de paysans des différentes provinces vendent leurs produits sur les marchés agricoles².

« J'ai 38 ans, je suis venue à Shanghai à 27 ans, il y a onze ans. Nous venons tous du Anhui de trois endroits différents et on ne se connaissait pas. J'ai fait une année à l'école primaire. Je suis allée à l'école très tard vers 16 ans. Je n'avais pas envie d'apprendre. Quelques copines sont toutes parties et je suis aussi partie après. J'ai commencé à travailler à 27 ans. Je suis d'abord allée dans le Fujian comme serveuse. Il fallait trois cartes pour pouvoir travailler. Je n'avais que la carte d'identité, je n'avais pas la carte de résidence temporaire ni le certificat de santé et de mariage. Donc, je suis revenue au village. Je suis restée quinze jours seulement dans le Fujian. Puis je suis venue à Shanghai, je ne connaissais personne, je ne savais même pas où il fallait aller. J'ai demandé aux gens dans la rue et petit à petit, j'ai commencé à connaître. J'ai fait la femme de ménage et gardé un vieil homme à domicile pendant quatre mois. Ensuite, je suis partie à Wuxi ; par l'intermédiaire de l'agence des emplois de la rue Beilu je connaissais un patron Shanghaien qui avait une usine là-bas où je suis restée pendant trois ans ; je travaillais dans l'entrepôt de l'usine. Au bout de trois ans je suis partie à Jiangding travailler dans une usine où j'ai été cuisinière à la cantine. Après cette usine a fait faillite et je suis revenue à Shanghai. J'ai été encore cuisinière dans une usine



La femme du cordonnier venue de Jinngsu

© S. Lu

pendant trois ans. Tous ces boulots m'ont été présentés par la même agence, j'ai payé 20 yuans à chaque fois. J'ai ensuite travaillé dans un hôtel pendant six mois ; puis après j'ai refait le ménage à Dahua chez des particuliers puis à Pengpu, le travail était pénible et fatigant. Je suis encore retournée à l'agence et j'ai retrouvé un emploi de garde-malade, j'ai gardé un vieux monsieur. Après j'ai trouvé un travail dans ce restaurant. Cela fait un an que je suis ici. Je m'occupe de la comptabilité, je n'ai pas de contrat de travail, le patron est Shanghaien, j'aime mon travail dans la restauration, on peut rencontrer des gens différents, on accueille des gens, ils apprécient notre service. Une femme de ménage se sent toujours mal à l'aise chez les gens. Si vous êtes assise chez les gens, le patron n'est pas content. Ici, au restaurant, on est libre. Je fais la cuisine, eux ils servent des clients. Je travaille de dix heures à minuit, je n'ai pas le choix, le travail est la chose la plus importante ; si un client arrive, on travaille, sinon, on se repose mais on n'a pas de jours de repos. Je suis logée dans une petite pièce derrière le restaurant.

Mon mari est resté à la campagne avec les deux enfants de 18 et 15 ans. Moi, je ne sais pas travailler aux champs, je préfère travailler à l'extérieur. Nous nous sommes mariés très tôt. Les conditions de vie dans les campagnes étaient difficiles. Je travaille ici pour que les enfants puissent faire des études. Mon aîné a fait une école professionnelle et il a été envoyé à Pudong pour un travail. Ce n'est pas que mon mari n'ait pas envie de partir mais nous avons des bambous et des champs, il faut s'en occuper. Je rentre une fois par an, mes enfants ne viennent pas à Shanghai, on se téléphone. Je me suis habituée à la vie ici. J'ai du mal à m'adapter à la vie du village. Les gens sont tous partis. Ici, je fréquente pas mal de gens. J'ai du travail, il faut gagner de l'argent » (Une serveuse de restaurant du Anhui, 38 ans).

Les parcours migratoires des Chinois qui arrivent à Shanghai donnent à voir un processus de différenciation sociale et d'individualisation très marqué ; la mobilité géographique apparaît comme une ressource pour les mieux dotés que la migration va permettre de faire progresser ; à l'inverse elle va plonger

2. 35 % des migrants travaillent dans le commerce, en particulier sur les marchés de produits agricoles.

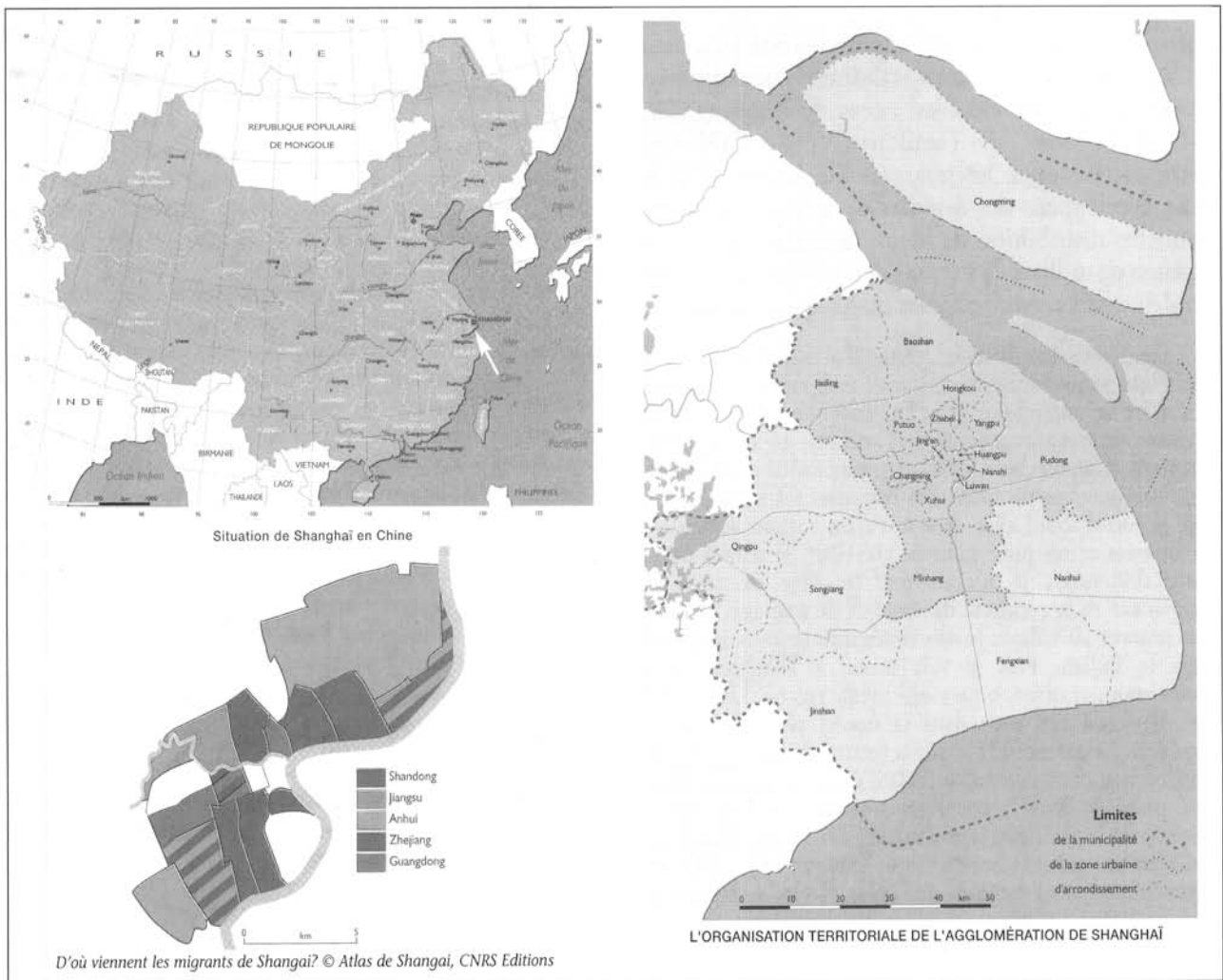
dans la pauvreté les moins bien dotés et aggraver les inégalités. Quatre principes d'organisation s'agencent sur des modes différents dans les parcours de migrants à Shanghai : un principe d'alternance, un principe de superposition, un principe de disjonction et un principe de réversibilité (Roulleau-Berger, 2001).

Fu Jiaqu³ a 30 ans, son mari aussi, ils sont venus du Fujian. Ils ont tous les deux fait leurs études au collège et ensuite Fu Jiaqu est allée travailler deux ans comme ouvrière dans une usine de confiserie dans des conditions difficiles pendant que son futur mari restait aux champs. Puis elle est rentrée dans son village pour apprendre la couture avec un maître durant une année avant de travailler à domicile pendant deux ans comme couturière dans le village. À 26 ans ils se sont mariés et le mari de Fu Jiaqu a suivi un parent proche pour venir à Shanghai où elle l'a rejoint deux ans après. À Shanghai, il a travaillé dans un magasin de quincaillerie et en même temps dans une entreprise de transport de sable ; mais il a pensé que ce n'était pas rentable et qu'il fallait mieux ouvrir un magasin de quincaillerie. Quand Fu Jiaqu est arrivée à Shanghai, ils ont cherché un logement dans le quartier et ils ont trouvé un pas de porte dans ce quartier. Pendant un an ils ont travaillé tous les deux dans ce magasin et avec des prêts ils ont construit une maison de deux étages dans leur village

natal qui leur a coûté 30 000 yuans. Mais le loyer était trop cher dans le quartier Yanpu et ils ont cherché un autre logement dans le quartier Zhabei où ils ont trouvé cette échoppe et où ils ne font plus que de la quincaillerie. Ils travaillent en collaboration avec un membre de leur village, fabricant de meubles qu'ils se chargent de vendre. Ils habitent au-dessus du magasin sur une mezzanine avec une petite fille de six mois. « La vie est assez dure à Shanghai », disent-ils. Ils ne gagnent pas plus de 1000 yuans par mois et paient un loyer de 400 yuans. Fu Jiaqu a appris la couture, mais elle n'a jamais travaillé comme couturière, elle s'occupe maintenant de sa fille, elle pense qu'un jour ou l'autre elle pourra exercer son métier dans son village. Ce jeune couple n'envisage pas de s'installer à Shanghai, il espère pouvoir un jour retourner dans leur village. Mais pour l'instant « travailler dans le village c'est trop dur, il faut travailler du matin au soir » disent-ils. Ils ont refusé de travailler à Canton ou à Fuzhou, villes situées très près de leur village, parce qu'ils ne pouvaient accéder qu'à un emploi d'ouvrier. Ils préfèrent faire du petit commerce.

Le principe d'alternance signifie la succession et

3. Il s'agit bien entendu ici d'un pseudonyme.



l'enchaînement de formes d'activités en milieu rural et en milieu urbain. Plus les migrants sont diplômés ou qualifiés, plus le principe d'alternance se renforce, c'est-à-dire plus les activités s'enchaînent régulièrement. Mais il s'agit toujours de parcours précaires – du fait qu'ils bénéficient rarement d'un contrat de travail – et sont contraints de changer d'emploi régulièrement.

Le principe de superposition définit l'empilement de formes d'activités en milieu rural et en milieu urbain, il apparaît quand les conditions de travail dans un emploi permettent de cumuler deux activités, sachant que, dans les entreprises privées, les contrats de travail existent rarement, les migrants, considérés comme ouvriers temporaires, peuvent exercer plusieurs métiers. Par exemple, nous avons rencontré ce distributeur de journaux qui se lève tous les jours à quatre heures, va chercher ses journaux, les distribue et part ensuite travailler à l'usine.

Le principe de disjonction se définit par l'écart plus ou moins grand entre les types d'activités auxquelles les migrants accèdent ; moins les migrants sont qualifiés, plus le principe de disjonction est fort. Le principe de disjonction apparaît très marqué dans les parcours de ces migrants dans le sens où ils sont contraints de développer des compétences adaptatives pour passer d'un secteur professionnel à un autre. Par exemple nous avons rencontré ce jeune de trente ans originaire du Jiangsu qui, après avoir été successivement contrôleur au Planning familial à la campagne, avait tenté de faire du commerce de poisson et de crevettes à Shanghai mais n'avait pas réussi, s'était alors lancé dans la pisciculture où il avait échoué pour trouver, par l'intermédiaire de son cousin, un travail de distributeur de journaux. Le principe de disjonction participe ici à l'affiliation sociale pour ces migrants du fait que le passage d'une activité à une autre semble contrôlé par les réseaux familiaux ou économiques informels dans lesquels les migrants semblent inscrits.

Le principe de réversibilité se définit par des retours à des activités pratiquées dans le village d'origine ; il apparaît dans les parcours de migrants quand, à certains moments, les migrants ne supportent plus cette existence de semi-clandestin dans la ville, privés des droits du citoyen Shanghaien. Ils rentrent alors dans leur village, notamment à l'occasion de la naissance des enfants qui seront pris en charge par les grands-parents.

Ici l'expérience migratoire peut produire des parcours de mobilité sociale ascendante pour les mieux dotés et souvent les plus jeunes ; nombreux sont les jeunes à avoir travaillé aux champs dans leur province d'origine avant d'accéder à un travail de manœuvre en usine pour le quitter ensuite comme ce jeune du Anhui de trente ans qui, comme la plupart des migrants refusant le travail en usine, est devenu coursier dans une petite entreprise privée ou cet autre jeune de trente

ans du Fujian, qui après avoir travaillé dans une entreprise de transport de sable a ouvert une quincaillerie puis une échoppe où lui et sa femme revendent des meubles. Mais quand l'expérience migratoire est vécue négativement elle peut évoluer en une migration de retour quasi définitive pour les moins bien dotés économiquement. La conjonction des principes d'alternance, de superposition, de disjonction et de réversibilité d'activités économiques produit ici dans les parcours de migrants une sorte de

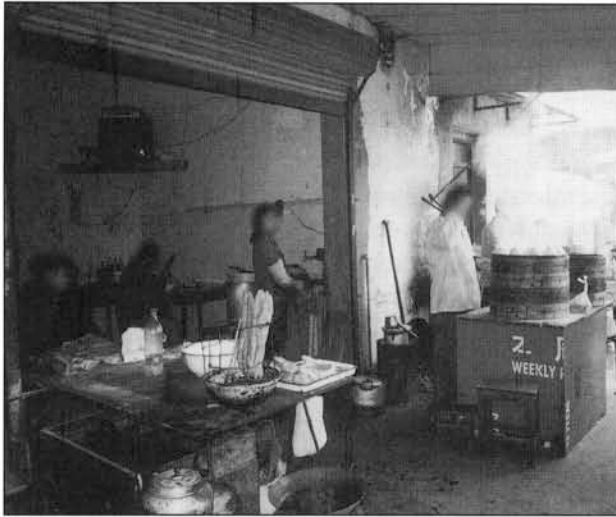


La rue près d'un marché à Zhabei, Shanghai
© S. Lu

sédimentation active des compétences techniques, sociales, professionnelles construites dans chaque nouvelle expérience de travail. Les savoirs acquis peuvent se cumuler au cours des différentes expériences de travail précaire pour évoluer en compétences légitimées sur des segments de marchés du travail disqualifiés.

Les circulations migratoires

Les migrants pauvres de Shanghai développent aussi des parcours où s'enchaînent des mobilités géographiques liées à des changements de provinces. La plurimigration est toujours provoquée par l'urgence



Un vendeur de beignet dans un marché
© S. Lu

à sortir de situations de survie : « quel que soit l'endroit, nous voulons manger à notre faim et avoir du travail, c'est tout », nous a dit un jeune tailleur de 34 ans.

Plurimobilité et pluriactivité structurent les parcours migratoires sur des modes différents selon l'âge, le sexe, la province d'origine, les qualifications, les compétences professionnelles, et la nature des activités économiques. Les répertoires de rôles des migrants s'élargissent au cours de chaque nouvelle expérience migratoire à partir du développement d'une pluralité de points d'ancrages sociaux et économiques. Plurimigration et pluriactivité ne vont pas toujours de pair. En effet certains migrants ont circulé en développant des liens économiques autour d'une même activité dans plusieurs provinces là où d'autres se sont trouvés contraints de convertir leurs savoir-faire dans plusieurs activités.

Quand la plurimigration s'organise autour d'une même activité, les différentes situations de travail s'enchaînent dans une plus grande continuité : les migrants se déplacent, circulent le long de lignes de réseaux économiques liés à une production pour s'arrêter dans des lieux situés dans différentes provinces chinoises. Plusieurs migrations se succèdent dans un même itinéraire au gré du type et du rythme de production de biens économiques et matériels des migrants⁴. Quand plurimigration rime avec pluriactivité la continuité entre différentes situations de travail peut se rompre à un moment donné – par exemple en cas de licenciement – pour s'organiser autour d'activités économiques de nature différente.

« J'ai commencé à 17 ans à l'usine, je me suis mariée à 25 ans et j'ai eu mon premier enfant à 27 ans. Donc, j'ai travaillé de 17 à 27 ans à l'usine. Je suis allée partout, dans le Henan, Jilin... ; chez nous, le salaire est très bas, dans les autres provinces le salaire est plus élevé.

J'ai appris ce métier pendant un an à Huaiyin dans le Jiangsu et je suis revenue près de chez moi à Zhuyong où j'ai travaillé pendant un an. Ensuite, je suis allée dans le Henan un an dans une usine privée où quelqu'un m'a introduite. J'y suis restée un an et après je suis allée à Anyang pendant quelques mois, le patron n'était pas bien, il ne nous payait pas. Après, je

suis rentrée chez moi dans une entreprise rurale, une usine annexe de Shanghai où j'ai travaillé un an. Puis je suis encore allée dans le Jilin un an, après je suis rentrée et j'ai travaillé trois ans à Wuxi et pendant six mois dans le Jiangsu. Puis je suis retournée au village et j'ai travaillé de nouveau dans cette usine rurale. Un Shanghaïen est venu ouvrir une usine, il a demandé à mon mari d'être maître pour apprendre aux ouvriers, j'y ai travaillé pendant deux ans. Ensuite, à Danyang chez nous, ils ont ouvert une usine de chaussures, ils ont demandé à mon mari d'y aller, c'était très dur, j'ai suivi mon mari, nous travaillions ensemble, parce qu'il fait des semelles, et moi je fais le dessus des chaussures, chacun a sa spécialité. Moi, je n'avais pas envie de bouger, je gagnais 1000 yuans dans mon usine rurale, ils insistaient pour que j'y aille, nous y sommes allés finalement. Dans cette usine, il manquait des modèles de chaussures, mon mari devait créer de nouveaux modèles. Il est intelligent, mais il a perdu ses parents très tôt. Nous sommes restés un an à peu près. Mon mari ne s'occupait pas de la fabrication, nous avons fait venir quelqu'un de l'usine rurale de notre village pour la vente, pendant un an les affaires marchaient très bien. Mais le patron voulait tout garder pour lui, nous sommes alors partis dans le Jiangxi à Jingdezhen où nous avons loué un rayon dans un magasin pour vendre les chaussures. Ça n'a pas bien marché, nous sommes rentrés six mois après. Le Shanghaïen qui avait créé son usine à Danyang connaissait mon mari et lui a dit : "crée ta propre usine" et nous l'avons créée en 1985. Au bout de trois ans, nous avons fait faillite et nous sommes partis. En 1989, nous sommes allés travailler dans une usine de la campagne chez nous, mon mari gagnait 1500 yuans par mois. Comme nous avons des centaines de milliers de yuans à rembourser nous sommes venus à Shanghai » (Une fabricante de chaussures de 38 ans originaire du Jiangsu).

Ces parcours de « plurimigration intracontinentale » s'organisent autour d'une pluralité d'affiliations économiques et d'inscriptions spatiales qui traduisent des modalités d'appartenance différentes à un lieu de référence, ici le village d'origine où certains pensent qu'ils seront contraints de revenir. Les migrants reviennent plusieurs fois « chez eux » dans leur village pour repartir ensuite dans une autre province. Les parcours de « plurimigration intracontinentale » en Chine continentale apparaissent comme l'équivalent de parcours transnationaux en Europe, ou en Amérique du Nord ou du Sud. Ces parcours de « plurimigration intracontinentale » pourraient participer activement à ce que A. Appadurai (2001) appelle de la « globalisation vernaculaire ».

Être « sans » et ne pas perdre la face

Cependant la mobilité géographique n'apparaît pas toujours comme une ressource mais comme productrice de mises à distance de plus en plus fortes des marchés du travail et de perte progressive de contacts avec les réseaux familiaux et de solidarités. Des

3. Il s'agit bien entendu ici d'un pseudonyme.

4. Nous n'avons pas rencontré ici de migrants inscrits dans des réseaux de production des biens immatériels.

migrants ont pratiqué une activité économique dans leur province, ont acquis des qualifications et des savoir-faire professionnels et, à leur arrivée à Shanghai, tentent une reconversion professionnelle brutale en s'essayant à une nouvelle activité dans laquelle ils échouent. Ils enchaînent de plus en plus difficilement des activités très différentes en effaçant à chaque changement d'activité les compétences construites dans l'expérience de travail antérieure.

« Je viens de Lianyungang du Jiangsu, c'est un endroit assez riche de la Chine intérieure. Je suis venu à Shanghai pour faire du commerce de poisson mais nous avons tout perdu dans cette affaire. Alors, je me dis que je ne rentrerai pas et que je chercherai du travail ici, ou je ferai du petit commerce mais c'est difficile de trouver un travail ici. Pour ma femme et ma fille aînée ça va encore, nous sommes en train de demander une carte d'identité temporaire ; avec la carte c'est plus facile, pour ma femme ce n'est pas important de trouver un travail, elle peut faire de l'artisanat, des choses à manger comme des crêpes. Pour moi c'est fichu, j'ai 38 ans, ma femme a 37 ans, pour moi c'est dur.

Mon père et ses trois frères étaient tous de Shanghai. Jusqu'en 1962, mon père avait travaillé dans une usine mécanique de Shanghai. En 1962, mon père a été aux champs pendant la campagne « aider le milieu rural ». Nous sommes partis avec lui pour Lianyungan, au district Gai. Mes deux oncles sont restés à Shanghai, ils vivent bien. Nous, nous vivions bien à la campagne, et ils vivent beaucoup mieux que nous, ils ont tous un travail stable. Quand nous sommes arrivés nous voulions faire du petit commerce. Dans la famille à Shanghai, personne ne fait de commerce, donc ils ne peuvent pas nous aider... Quand j'étais à la campagne, je travaillais dans la pisciculture, ça marchait bien il y a quelques années encore, maintenant non. À la campagne, j'allais à Qingdao pour transporter un camion de poissons et vendre à un marché en gros à Tianjin. Chez nous, on élève des gambas de l'Orient, c'est très connu. Dans les années quatre-vingt, c'était trop facile de gagner de l'argent. Maintenant, quoi que nous fassions, on ne réussit pas, à cause de l'eau de la mer, la pollution est très importante. Un bassin de gambas est en bon état aujourd'hui et demain matin elles seront toutes mortes. Tout le monde a perdu, moi aussi, j'ai perdu des dizaines de milliers de yuans.

Je ne fais rien pour l'instant, ma femme vend des crêpes, il faut payer 400 yuans pour la place, 300 yuans de loyer, nous mangeons tant bien que mal à notre faim, ma fille ne peut pas aller au collège, il y a trop de charges. À mon arrivée à Shanghai, je vendais des thermos, des chaises en plastique, j'avais mal choisi l'endroit, le pas de porte, c'était dans une rue qui venait d'être construite; il n'y avait personne. Pour vendre ces choses là, il faut aller à l'entrée d'un marché ; pour le pas de porte, je payais 700 yuans par mois. Je n'arrivais même pas à gagner 700 yuans, il n'y avait pas de clients. Vous savez, autrefois, il y avait des troupes de propagande de la pensée de Mao Zedong dont j'ai fait partie pendant plusieurs années, vous devez penser que je ne vaud pas grand chose, j'ai donc obtenu par ce biais-là les coordonnées de quelqu'un qui vendait du poisson frit à Shanghai, mais je n'avais pas son numéro de portable. Donc, j'ai téléphoné à la maison pour avoir son numéro. C'est comme ça que j'ai pris contact avec lui. Je suis allé le voir et il a été très sympa. C'est lui qui m'a proposé de vendre ces trucs en plastique, finalement, j'ai perdu. J'ai emmené tout chez lui. Si

quelqu'un en veut, même pour un sou, je les vendais. J'achetais les chaises en plastique à Pudong, j'ai un ami là-bas. Si nous avons eu un bon emplacement, ça aurait marché, je les ai achetées à 3 yuans la pièce et je les revendais à 5 yuans mais le problème c'était l'emplacement. Vous les exposez dans la rue, personne ne passe, qui les achète ? Si c'était dans un marché, de vieilles dames font leurs courses et en partant elles pourraient acheter une chaise. Là, nous avons fait une erreur. Après nous avons pensé aux crêpes. Chez nous, au village, tout le monde aimait les crêpes de ma femme, c'est une spécialité. Il y en a aussi à Shanghai, nous avons trouvé un endroit pour une location de 400 yuans.

Je suis venu avec 6000 yuans à Shanghai et j'ai presque tout perdu, si j'avais ces 6000 yuans, je pourrais maintenant louer un pas de porte. J'ai l'intention maintenant d'avoir un pas de porte pour vendre des en-cas. À Shanghai, si vous savez faire des spécialités, des choses typiques, il y a toujours des clients» (Un ancien pisciculteur du Jiangsu de 38 ans).

L'expérience migratoire devient ici une épreuve de défiguration sociale se caractérisant par une distorsion importante entre le sentiment subjectif de soi et l'identité réelle, entre les identités pour soi et les identités attribuées (Goffman, 1975). Ces écarts et ces conflits identitaires que ces migrants chinois doivent gérer altèrent alors l'estime d'eux-mêmes et peuvent céder progressivement la place à la honte de soi. Disqualifiés publiquement et socialement, privés d'une place dans la ville, ils ne peuvent se faire reconnaître publiquement.

Ces migrants vivent le mépris social qui réside dans la limitation brutale de l'autonomie personnelle et dans le sentiment corrélatif qu'éprouve le sujet de ne pas avoir le statut d'un citoyen à part entière, doté des mêmes droits sociaux, économiques, et moraux que ses semblables (Honneth, 2000). L'individu est dominé par le refus de perdre la face et ses relations au sein des réseaux familiaux et sociaux s'en trouvent affectées. Dans la perte de soi la honte s'installe quand l'épreuve de la migration est vécue comme stigmatisante et quand elle devient trop forte, elle évolue en mépris de soi ; les individus apparaissent alors captifs dans la ville.

Les migrations des populations des provinces chinoises vers Shanghai traduisent des processus d'individualisation, de rationalisation économique et de différenciation sociale dans une société en transition de plus en plus inégalitaire. Confrontés à une sorte de capitalisme collectif, structuré autour de réseau de flux financiers (Castells, 1996, Sassen, 1996), les migrants développent des liens faibles et nombreux, circulent dans une diversité d'espaces où se côtoient des économies officielles et des économies plus informelles qui marquent le passage de « l'économie socialiste » vers l'économie de marché. Avec la montée du chômage et la précarisation du travail se renforcent alors sur les marchés de l'emploi urbain les inégalités sociales où les moins qualifiés, notamment les populations migrantes, sont régulièrement exclus et relégués dans des emplois disqualifiants et disqualifiés, et où des phénomènes de segmentation économique et

culturelle apparaissent toujours plus marqués, produisant un nouveau récit sur la société chinoise. Dans ce moment de grande transition se dessine alors une carte de nouveaux lieux d'ancrage économique et identitaire transversaux (Sassen, 2001). On voit les économies non monétaires, non marchandes, informelles, prendre une importance évidente et, face à la restructuration totale d'une économie globale, se multiplier « les trous noirs » de la pauvreté à Shanghai comme dans d'autres villes d'Europe et d'Amérique du

Nord. Les migrants pauvres de Chine continentale constituent ainsi un ethnoscape qui impose de voir la nouvelle économie culturelle globale comme un ordre complexe, à la fois disjonctif et possédant des points de superposition (Appadurai, 2001) où se côtoient des formes de capitalisme organisées et des formes de capitalisme désorganisées (Lash et Urry, 1987).

Laurence Roulleau-Berger, Shi Lu

RÉFÉRENCES

- Appadurai A., (2001), *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot.
- Aubert C., Li Xiande, (2002), « Sous-emploi agricole et migrations rurales en Chine, faits et chiffres », *Perspectives chinoises*, n° 70, mars-avril, pp. 49-61.
- Castells M., (1996), *The rise of the network society*, Oxford, Blackwell Publishers Ltd.
- Day L., (1994), *Migration and urbanisation in China*, London, Armonk.
- Goffman E., (1975), *Stigmates*, Paris, Minuit.
- Henriot C., Shi Lu, (1996), *La réforme des entreprises en Chine*, Paris, L'Harmattan.
- Henriot C., Zheng Zu'an, (1999), *Atlas de Shanghai, espaces et représentations de 1849 à nos jours*, CNRS Éditions.
- Honneth A., (2000), *La lutte pour la reconnaissance*, Éditions du Cerf, Paris.
- Huang P., (1997), *Étude sociologique sur la population migrante dans les campagnes chinoises d'aujourd'hui*, Yunyan renmin chubanshe.
- Lash S., Urry J., (1987), *The end of organized capitalism*, Madison, University of Wisconsin Press.
- Lynn Pan, (2000), *Encyclopédie de la diaspora chinoise*, Éditions du Pacifique.
- Ma Mung E., (2000), *La diaspora chinoise, géographie d'une migration*, Paris, Orphys.
- Qian Wenbao, (1996), *Rural-urban migration and its impact on economic development in China*.
- Roulleau-Berger L., (1999), *Le travail en friche. Les mondes de la petite production urbaine*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- Roulleau-Berger L., (2001), *Socialisations du risque et différenciation des mondes. Les jeunes à l'épreuve de la précarisation salariale*, Diplôme d'habilitation à diriger les recherches, Université Lumière Lyon 2.
- Sassen, S., (1996), *La ville globale*, Descartes, Paris.
- Sassen S., (2001), « Ancrages transversaux : les jeunes et le monde du travail », in Roulleau-Berger L., Gauthier M. (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Amérique du Nord et d'Europe*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, pp. 337-343.
- Solinger D.J., (1999), *Contesting Citizenship in urban China*, University of California Press.
- Walzer M., (1997), *Sphères de justice*, Paris, Seuil.
- Yang Xiushi, (1991), *Population mobility in Zhejiang*, China, Brown University.
- Zhou M., (1997), « Segmented assimilation : issues, controverses and recent research on the new second generation », *International migration review* 31 (4).
- Zhu Baoshu, (1996), *Quitter la terre et quitter le pays. Étude sur la mobilité des mains-d'œuvre dans les campagnes chinoises (Cong litu dao lixiang)*, Huadong shifan daxue chubanshe.

Laurence Roulleau-Berger, Chargée de recherches au CNRS, habilitée à diriger des recherches, Groupe de recherche sur la socialisation, Lyon. Elle a publié de nombreux articles et plusieurs ouvrages sur les jeunes urbains en situation précaire, la construction sociale des espaces intermédiaires, le processus de socialisation vers l'emploi et le rapport au travail des jeunes, les économies urbaines dont : *La Ville-Intervalle : jeunes entre centre et banlieue*, Klincksieck, 1991, rééd en 1993 ; *L'insertion des jeunes en France avec C. Nicole-Drancourt*, PUF, 1995, rééd en 1998 et en 2002 ; *Le travail en friche. Les mondes de la petite production urbaine*, Éd. de l'Aube, 1999 ; *Les jeunes et le travail en France : 1950-2000 avec C. Nicole-Drancourt*, PUF, 2001 ; *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Amérique du Nord et d'Europe*, Roulleau-Berger L., Gauthier M. (dir.), La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
<laurence.roulleau-berger@univ-lyon2.fr>

Shi Lu, Maître de conférences à l'Université Jean Moulin Lyon 3 est chercheuse à l'Institut d'Asie Orientale. Elle a travaillé sur la natalité et le contrôle des naissances, la famille et le mariage dans la société chinoise contemporaine, les réformes économiques et les politiques sociales en Chine. Elle a publié plusieurs articles et *La réforme des entreprises en Chine* (L'Harmattan, 1996), avec Christian Henriot.